LE RÊVE DU VOYAGE

Michel Peterson

RESUMO: *Partindo de uma observação de várias formas de viagens, este artigo mostra, a partir de uma articulação entre o ver e a vidência, como o processo de deslocamento no trabalho do sonho se aproxima do deslocamento experimentado na viagem. Assim sendo, a viagem abre a possibilidade do gozo, o que explicaria a necessidade de fundamental desorientação do et no espaço et do e no tempo.*

PALAVRAS-CHAVE: *viagem, deslocamento, sonho, corpo, gozo.*

À chacun son périple!

Il y a le voyage littéraire, des lettres et des mots. Rimbaud en figure pour moi l'absolu. Il y a aussi le voyage de la vie, des êtres et des maux. Blanchot en donne la somme jusqu'à la disparition même de l'effacement. Il y a en outre les voyages d'initiation, de découverte, de retrouvailles. Il y a son premier voyage, il y a son dernier. Et aussi celui de tous ces organes parcourant le monde d'un corps à l'autre, de toutes les maladies, absences, folies, inconnues. Il y a la naissance et l'embarquement pour l'au-delà. Et les manières dont l'homme s'y prend pour en parler. Il y a le langage, mais surtout ce qui lui échappe.

Dès lors, on constate l'infinité de ce qu'il faudrait être en mesure

Michel Peterson é professor e diretor da Escola Quebequense de Formação de Psicoterapeutas, membro da Escola Lacaniana de Montreal e do Grupo ECHO do Centro Hospitalar da Universidade de Montreal.

de décrire, d'apporter sous les yeux pour pouvoir énoncer ne serait-ce qu'un simple moment de ce qu'il en est du voyage: sensations, émotions, perceptions, mouvements, visions, images, paysages, eau, feu, arbres, animaux, vagues, pierres, gens, peuples, vêtements, broderies, odeurs, couleurs, sons, ressemblances et tant d'autres êtres et choses, tant d'autres possibles et oubliés. Sitôt esquissé, même en pensée, le projet de traduire le voyage accouche d'un babillage à peine audible, vertige presque secret.

Ce qui n'empêche pas de bavarder, pour autant que l'on s'avise de l'inutilité de la chose. Dans cet état d'esprit proche de la distraction, on peut par exemple préciser, avec Francis Ponge, que le voyage consiste justement et paradoxalement en un *état* à situer entre l'action et la contemplation, le corps du voyageur se faisant parfois malgré lui corps de poète. Buvant au sein de l'étymologie, Ponge écrit ceci:

Pourtant, plus en français qu'en aucune autre langue [Pardon à tous mes amis brésiliens!]... Je ne serais pas l'homme que vous connaissez, cher ami [il écrit à Henry-Louis Mermod], ne *sachant* qu'en voyage il y a voir, qu'en voyage voir est venu et qu'il s'en est fallu de peu, sans doute, que voyager fût dit de l'action même de voir. Qu'en tout cas, s'adonner au voyage, c'est une certaine façon de voir. Et que si voyage en effet n'est pas voyance, qui est vision dans le présent de l'avenir, pourtant il n'en est pas loin : car c'est vision d'un présent fugace, d'un avenir qui cesse de l'être, d'un passé en passe de le devenir (PONGE, 1961, p. 98).

Sans entrer dans la dynamique bergsonienne qui se profile sous l'observation de Ponge, on saisit à quel point le voyage commence pour lui dans les couches de la langue: "Étymologistes, poursuit-il dans une note, ne bondissez pas! N'arrive-t-il pas que deux plantes aux racines fort distinctes confondent parfois leurs feuillages? Voilà de quoi il s'agit." Pour sûr! Entre nature et culture, celui qui voyage traverse d'abord des mots et des choses, des besoins et des désirs. L'aveugle, le sourd et le muet voyagent eux aussi en voyant par les langues, touchés par la grâce de la Pentecôte. Me déplaçant, j'agite la perception et transforme le temps. Que le voyage soit réel ou imaginaire, physique ou métaphysique, voire pataphysique, n'y change rien. L'essentiel est de maintenir vivantes les conditions du voir: les territoires, les espaces, les temps, les véhicules (matériels et immatériels), l'horizon, la vitesse, les lieux. Bref, tout un bric-à-brac moins linéaire et séquentiel que résolument cubiste, autorisant les anarchies les plus absurdes, les sagesse les plus réfléchies, les unes et les autres s'engendrant sans s'engendrer. Ne lit-on pas, chez le poète québécois Claude Beausoleil?:

Devenue contemplation
Les figures Dans l'idée du voyage
se superposent
Les instants et la fuite
Tout va vers un ici
Nous y trouvons la route.

“Nocturne de Nezahualcóyotl”, (BEAUSOLEIL, 1998, p. 26.

Voilà une façon de nommer sans la nommer la voie du voyage: ici, au milieu du chemin nous avons une pierre au milieu du chemin, ici.

Et le voyageur dit: “Une lumière sera.”

Et c'est une lumière...

Au milieu du chemin il y avait la ténèbre

Au milieu de la ténèbre il y avait la lumière.

En voyage voir est venu.

Il peut y avoir l'ultime voyage.

Celui de Vérité:

Je suis un Lumineux d'Aujourd'hui enfanté par Hier.

J'ai traversé les Horizons de Verre, les espaces planétaires, la convexité des mondes et la sainte Constellation Sabou.

Je suis venu pour défendre mon cœur, mon cœur de ma mère.

Le voici sur ma main. Qu'il soit pesé dans la Balance de Vérité

(BEAUSOLEIL, 1998, p. 10).

Voici donc ce qu'il dit le défunt qui se présente devant Osiris pour entendre son jugement. La traversée fut accomplie, le feu assumé.

Moins fidèles au somatique, d'autres voyages ouvrent, eux, au corps subtil, à ses émanations : les voyages astraux, que je découvrais dans ma prime jeunesse crédule à travers *Le Troisième Œil*, de Lobsang Rampa. En cette époque, je croyais dur comme fer que ce fumiste bigame était un lama tibétain bénéficiant d'exceptionnels dons de voyance. Dois-je aujourd'hui porter mon aveuglement au compte de ma verdeur d'alors? Je ne le crois pas. En fait, j'ignorais tout du débat qui avait fait rage quelques mois après la sortie du livre en 1957. Le “sage” du monastère de Potala à Lhassa s'était élaboré une identité de pure fiction et les succès de son roman de formation avait stimulé la vente de ses pierres tranquillisantes (Tranquillizer Touch-Stones) et de son disque sur les bienfaits de la méditation en plus de le mettre en position d'exercer ses prétendus dons de médium, magnétiseur, astrologue, cartomancien, tarologue, hypnotiseur et graphologue. Il n'en reste pas moins que cette lecture ouvrit très tôt mon

espace intérieur à tout ce qui pouvait s'y manifester comme événement. Et, peut-être, qui sait?, à l'imaginaire, au subjectif.

Au fond, qu'y avait-il de commun entre toutes les formes de voyage que j'ai évoquées et ceux qu'on dit touristiques, spirituels ou en état de conscience altérée? Les paradis artificiels de Baudelaire ressemblent-ils à celui de Dante? Les randonnées psychédéliques de Michaux et de Castañeda font-elles écho à celles, mythiques, d'Homère ou, mystiques, de Thérèse d'Avila? Qu'ont en commun les explorations de Christophe Colomb et la rage de Malinowski? Pourquoi Hegel, qui ne semble pas avoir su voyager, affirme-t-il, d'un ton quelque peu hautain, que le premier défaut des voyageurs consiste à tout comparer et à refuser le singulier? Qu'en dirait Saint-Exupéry, Ernest Shackleton ou Gide? L'imaginaire cosmique, lyrique et épique de Haroldo de Campos rejoint-il celui d'Alain Grandbois, l'un et l'autre traversant les langues et les signes pour accoster aux rivages de l'origine? Un fait demeure certain: les *linguaviagens* (cf. Augusto de Campos) ont peu à voir avec la vérité expérimentale que recherchaient par exemple tout autant les voyageurs de la Renaissance, fidèles en cela davantage aux causes déterminantes privilégiées par Polybe qu'à l'histoire légendaire embrassée par Hérodote.

Des extravagantes routes empruntées par Cyrano de Bergerac dans ses *Histoire comique des États et Empires de la Lune* (1656) et *Histoire comique des États et Empires du Soleil* (1661) aux voyages centrifuges de Jules Verne et aux voyages intérieurs de H.G. Wells, c'est – pour n'emprunter qu'une route occidentale parmi des milliers – une géographie onirique qui se dessine. Nous savons bien que le voyage dans la lune constitue en fait une variation du voyage dans l'autre monde, ce qui explique qu'on en retrouve des traces dans les récits de nombreuses tribus et de nombreux peuples de par le monde, ainsi que le fait remarquer Géza Róheim. Oserait-on avancer que les expéditions des états-unien sur la lune s'inscrivaient elles aussi dans cette cartographie de l'accomplissement des désirs? Comment, dans cette optique, pour qui est sensible aux rumeurs de la matière universelle, ne pas marier la lune de la nuit et la lumière du rêve?:

Selon une théorie universellement répandue parmi les peuples primitifs, le rêve reflète les aventures de l'âme qui s'échappe du corps pendant la nuit pour parcourir des pays inconnus. Dans un sens, le sommeil est un retour en soi, et le corps du rêveur – qui fait ici fonction de matrice – est le théâtre où se joue le scénario du rêve (RÓHEIM, p. 192).

La thèse centrale de Róheim, qui l'éloigna tellement de Freud, ouvre sur un au-delà du psychisme sans pour autant le négliger, ni le détacher de son ancrage physiologique porté à la puissance féminine. Le rêve devient ici le prototype du voyage, inévitablement expérimenté à chaque nuit. Y

vibrent chaque fois des résonances voisines de celles traversant le corps de ceux qui, à l'état de veille (en est-il bien ainsi?) foulent d'autres terres, naviguent sur d'autres mers ou volent par d'autres cieux, d'autres espaces. On comprend par là que le voyage pose les limites de l'espace et du temps phénoménologiques. Voyageant, je me situe dans le Tout-Monde et je prends conscience que mon existence ne répond plus aux mêmes coordonnées spatiales et temporelles. Alors que nous attribuons habituellement la successivité aux faits parce que nous ne pouvons embrasser le monde d'un regard panoramique (MICINSKI, 1991, p. 83), le voyage nous autorise à délaisser la corrélation temps-lieu-mouvement déployée depuis la *Physique* d'Aristote jusqu'à la philosophie de la nature établie par Hegel dans son *Encyclopédie des sciences philosophiques* pour nous engager, par le biais d'une analytique existentielle du Dasein et d'une interrogation du sens de Être en général, dans le chemin de la question ontologique fondamentale et ainsi "aller ce chemin" (HEIDEGGER, 1986, p. 437).

Trop nombreux sont les écrivains ayant été ce chemin pour qu'il soit pensable de les convoquer ici. Parmi ces flots de textes, je propose toutefois la méditation de Jean Genet:

La confection des mots utilisés par les navigateurs fut probablement très simple, mais quelle langue parlait-on quand on s'était perdu, pas encore poètes au sens des terriens marchant et se reposant sur un sol tranquille, avec pour soi le temps d'évoquer les infinis marins, les gouffres et les trombes, mais navigateurs circulant dans l'espoir sauf intervention céleste et maternelle, d'un retour inattendu sur la terre connue, auprès d'une cheminée; alors quels mots sortaient de la bouche pour désigner une plage ou une pièce de bois, gaillard, tillac, un morceau de toile triangulaire perroquet. Ce qui étonne n'est pas qu'une folie les ait inventés, mais que ces mots soient encore vifs dans notre langue au lieu d'avoir plongé pour le grand naufrage. Inventés dans l'errance et la solitude, c'est-à-dire dans la peur, ils apportent dans notre lexique un tangage qui nous fait encore chavirer (GENET, 1986, p. 23).

Tout est là, au cœur de la fiction, mère des fantasmes : quelle langue parle-t-on quand on est perdu, comment réinvente-t-on son langage, comment naît-on à soi-même face à la mort, lorsque nous sommes suspendus à la peur du vide? Conrad a lui aussi vécu cette expérience et, à sa manière, Leiris qui, exploitant le tangage du langage, ne craint pas la dépossession, rencontrant Artaud, Cendrars, Kerouac et tant d'autres. Pour sa part, Genet, dégage dégage à mon sens la scène origininaire de tout voyageur: que puis-je énoncer devant *la Chose*, nécessairement inconnue, et à partir d'où, comment? Il s'agit, pour Genet, de reconnaître qu'en l'espoir de se perdre

réside une jouissance, ce pourquoi les marins perdus “s’égaraient aussi dans leurs découvertes verbales” (GENET, 1986, p. 24). Qu’est-ce que s’égarer? C’est perdre son chemin, erre, se mettre à la place de ce qu’on oublie, souffrir des maux. En proie à l’isolement le plus terrifiant, l’être humain entre alors dans d’obscurs chemins de traverse:

Égarés à l’entrecroisement des chemins, nous peinons à la recherche de notre route. Comble de malchance, la nuit nous engaine dans une opacité goudronneuse, et nous nous fourvoyons dangereusement sur des pistes enténébrées de maldiocre. Parfois, nous tournons en rond, sur nous-mêmes. Nous allons éparpillés, à reculons, dans des directions opposées. Où allons-nous? Quel est le but de notre voyage? (FRANKÉTIENNE, 1979, p. 2)

Oui, il vaut la peine de reposer la question: qu’est-ce que s’égarer? Se pourrait-il que cet égarement ait à voir avec l’en plus de la jouissance, avec quelque chose comme les “jaculations mystiques” de Sainte Thérèse? D’où une possibilité inouïe ouverte par le voyage: “Cette jouissance [*et* cette souffrance, tout aussi bien] qu’on éprouve et dont on ne sait rien, n’est-ce pas ce qui nous met sur la voie de l’ex-sistence?” (LACAN, 1975, p. 71). Le voyage comme hors-lieu du féminin? Ce n’est donc peut-être pas par hasard que Róheim faisait du corps du rêveur la matrice du théâtre où se joue le scénario du rêve. Ce n’est sans doute pas non plus pure coïncidence si, dans un récit autobiographique qui faisait récemment sensation, la directrice du célèbre magazine *Art Press* établissait quant à elle un lien pratiquement passé sous silence entre le voyage et la sexualité, lien qui dépasse bien sûr les inévitables élans sexuels rendus possibles par l’instabilité et la richesse du déplacement, du changement de perspective spatiale et émotive: “De façon générale, il doit bien y avoir un lien entre l’idée de se déplacer dans l’espace, de voyager, et l’idée de baiser, sinon cette expression très répandue, ‘s’envoyer en l’air’, n’aurait pas été inventée” (MILLET, 2001, p. 100). C’est que le voyage, par le mystère qu’il appelle, s’il déclenche l’angoisse, suscite aussi des pulsions, multipliant parfois les plaisirs érotiques jusqu’à la jouissance pure, confortée par une volupté, suave ou sauvage, autrement tenue silencieuse: “Quant au voyage proprement dit, au laps de temps qu’on habite quand on n’occupe plus un lieu et pas encore un autre, il peut être la source d’un plaisir qui se mesure sur la même échelle que le plaisir érotique” (MILLET, 2001, p. 116). C’est dans cet entre, cet *entre-deux sans rapport*, que s’installe le voyageur, sûr qu’il participe du temps sans s’y inclure, absent pour un moment à quelque représentation que ce soit, laissant de côté son projet cognitif. Voyager, c’est chavirer, abandonner la maîtrise.

Autrement dit, voyager revient à voir en quoi Être peut avoir à voir avec jouer de la jouissance. Voyager, c’est d’abord rêver du voyage,

devancer le départ, se désinsérer en quelque sorte de soi. Le voyage implique nécessairement un déplacement du corps et de la psyché. Mieux : une chaîne de déplacements. Nous ne saurions en effet partir sans emporter dans nos malles des expériences déjà engrammées ou du moins leurs restes. Ces oripeaux que nous transportons sont déjà des métaphores de nous-mêmes, objets transitionnels de nos fantasmes. Voyager, c'est s'ouvrir à l'irruption de l'altérité, permettre que par anticipation je sois d'emblée transformé. Avant que d'être vécu, le voyage est, pourrait-on dire, une formation de l'inconscient. Si les éléments qui le composent viennent souvent modifier ou remplacer des représentations par de nouvelles et autoriser une condensation qui permet d'agglutiner les unes aux autres; si ces mêmes éléments sont en outre pris en compte dans la figurabilité au moment où ils sont narrés, c'est parce que le chemin à parcourir engage des chaînes associatives où le sujet se transporte littéralement en fonction des accents et des intensités psychiques lui servant de repères. En d'autres termes, le travail du voyage, comme le travail du rêve, s'avère surdéterminé à tel point que le déplacement joue avec la condensation le rôle de mise en forme du voyage laquelle, soumise aux pulsions et aux affects, juxtapose le rêve préfigurant le voyage au voyage comme tel, au récit qu'on en fait à la mémoire qui le fait survivre.

D'où l'énorme difficulté que nous avons à interpréter nos voyages, leur sens ou leur destination (pour ne pas dire leur destinée). Freud pouvait sans doute affirmer, évoquant le rêve, que le déplacement "se fait en règle générale dans une certaine direction, une expression incolore et abstraite de la pensée étant échangée contre une expression concrète et imagée de celle-ci" (FREUD, 2003, p. 384). Mais le voyage désoriente et déjoue les dimensions, renverse les points cardinaux, éclate les coordonnées du monde des phénomènes. La question de Gauguin, humaine trop humaine, surgit alors dans sa radicale déflagration : notre provenance (d'où venons-nous?) et notre but (où allons-nous?) sont inévitablement en rapport avec notre être (que sommes-nous?). C'est dire à quel point le voyage, pour serein qu'il puisse être, engage toujours quelque part une angoisse existentielle: "Voyager, confie Deleuze, c'est aller dire quelque chose ailleurs, et revenir pour dire quelque chose ici. A moins qu'on ne revienne pas, qu'on fasse sa cabane là-bas. Aussi je suis peu enclin à voyager, il ne faut pas trop bouger, pour ne pas effrayer les devenirs. J'ai été frappé par une phrase de Toynbee: 'Les nomades, ce sont ceux qui ne bougent pas, ils deviennent nomades parce qu'ils refusent de s'en aller'" (DELEUZE, 1988, p. ???). Un tel paradoxe n'est étrange qu'en apparence. Gauguin reste à Tahiti et finit, après sa tentative de suicide, aux Îles Marquises, peignant certes, mais sculptant des portraits, des masques et des idoles.

BIBLIOGRAFIA

- BEAUSOLEIL, Claude. Nocturne de Nezahuacóyotl. In: *Furor por México*. México/Trois Rivières, Universidade Nacional Autónoma de México/Écrit Des Forges/Editorial Aldus, 1998.
- BLABRUE, Pau-Éric. Février 1958 – février 1998: fêtons les 40 ans de la démystification de Rampa l'imposteur. *Le Cercle Zététique*. www.zetetique.ldh.org.
- DELEUZE, Gilles. Un philosophe nomade. Entretien avec Gilles Deleuze, par Raymond Bellour et François Ewald. *Magazine littéraire*. n. 257, septembre 1988.
- FRANKÉTIENNE. *Les affres d'un défi*. Port-au-Prince, Henri Deschamps, 1979.
- FREUD, Sigmund. L'interprétation du rêve. In: _____. *Œuvres complètes*, t. IV. Trad. fr. Janine Altounian, Pierre Cotet, René Lainé, Alain Rauzy et François Robert). Paris, PUF, 2003.
- GENET, Jean. *Un captif amoureux*. Paris, Gallimard, 1986.
- HEIDEGGER, Martin. *Être et temps*. Trad. fr. François Vezin. Paris, Gallimard, 1986.
- LACAN, Jacques. *Séminaire. Livre XX. Encore*. Paris, Seuil, 1975.
- LOBSANG RAMPA, Tuesday. *Le troisième Œil*. Paris, Albin Michel, 1957.
- MICINSKI, Boleslaw. Portrait de Kant. In: *Diligence philosophique*. Trad. fr. Anna Ciesielska et Krystyna